

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Gérard Bessette sous le signe du chaînon (non-) manquant ou l'immémorial rituel de la parole

Réjean Robidoux

Number 11, September 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40353ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

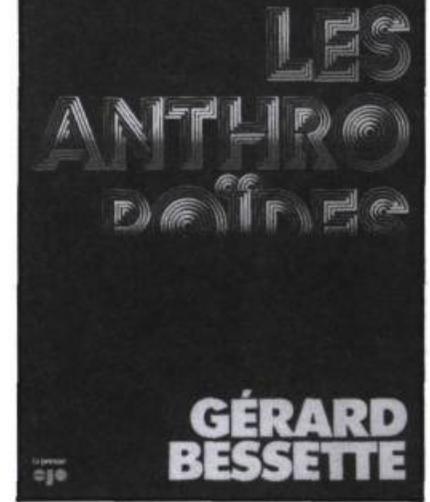
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robidoux, R. (1978). Gérard Bessette sous le signe du chaînon (non-) manquant ou l'immémorial rituel de la parole. *Lettres québécoises*, (11), 22–24.

# Gérard Bessette sous le signe du chaînon (non-) manquant ou l'immémorial rituel de la parole



[. . .] homo erectus mulier erecta, la colonne vertébrale peu à peu se désarquant se verticalisant les bras peu à peu devenant trop courts les jambes trop longues [. . .] se mettant à sécréter distiller cette moisissure épiphénoménale la pensée homo sapiens, s'imaginant les hommes les femmes dans cette nuit encore préhistorique maîtriser ayant l'illusion de maîtriser contrôler leur destin

G. Bessette, *L'Incubation* (1965), p. 150

Tel qu'en lui-même l'Évolution — la grande, celle des espèces et celle des styles — le renouvelle et le confirme, récitant cette fois sans relâche le geste insolite de créatures issues du fond des âges archaïques, le romancier Gérard Bessette reste à mes yeux essentiellement fidèle à sa démarche de toujours. Si dépaycé qu'on puisse s'y sentir, je crois par exemple que le sujet des tout récents *Anthropoïdes* (1977) procède directement du passage fameux de *L'Incubation* (1965) : *homo erectus mulier erecta* . . . La continuité se perçoit ici au niveau du thème comme à celui, plus profond, du langage ou de la forme.

Ce *Satiricon* des temps préhistoriques se présente dès la page de titre comme un « roman d'aventure(s) », qui nous situe sur un double plan de signification : celui d'une anecdote plus ou moins picaresque — quelques dizaines de milliers d'années, au moins, avant la lettre — et celui d'un accomplissement transcendant du dire et de l'être.

Les aventures (au pluriel), dans le contexte le plus large, sont celles d'une horde de primates relativement évolués qui se nomment Kalahoumes. Leur corps velu, leur membrure quadrumane, leur

démarche fléchie et leur comportement brutal, entre autres caractères, les laissent très près de nos ancêtres simiens cependant que leur faculté de pensée et de langage et leur vie dans un cadre social organisé, si barbares qu'en soient les règles, les rapprochent de nous. « Très loin dans le centre du temps la horde s'est dédoublée » (p. 21) en Kalahoumes et Kalahoumides, puis ces derniers se sont appariés avec des créatures d'une autre espèce — les Gongalokis —, entraînant l'émergence de caractères physiques et psychologiques davantage humanoïdes chez les individus des générations subséquentes. Sur cette toile de fond de l'histoire hasardeuse de la horde, migration chercheuse à travers l'étendue d'un passé mythique, sont projetées les aventures épiques — guerrières et strictement initiatiques — du nouveau chef, le Grand Bao, véritable point de jonction et de progrès des races-espèces, et plus encore, par la mise en oeuvre qui donne sa forme originale au récit, l'Aventure (avec un grand A) grandiose de réflexion et de parole du jeune Guito, qui se trouve être notre narrateur. « Nous avançons lentement dans la savane immense (dit Guito se dit Guito moi Guito je me dis). » (p. 1)

Certes l'inlassable discours à la première personne force le lecteur *in medias res* et ne donne aucun recul objectif, mais toutes ces données d'allure (pré-)historique qu'il présente, au surplus, dans un mode réaliste suscitent chez le profane que je suis en anthropologie des questions sans doute hors de propos mais qui ne m'en ont pas moins intrigué. Un narrateur omniscient nous situerait avec précision dans le temps, tandis que Guito, bien entendu, ne peut le faire, mais le lecteur, profitant des innombrables indices semés tout au long du récit, tentera d'instinct de rétablir. Ce n'est pas ici seulement un fragment d'os fossile, non plus même qu'un squelette entier qui s'offre à la reconstitution conjecturale d'une espèce animale identifiée, mais toute une faune vivante de primates intelligents, biologiquement distincts entre eux mais afférents, appartenant à des hordes-races rivales mais tout aussi naturellement communicantes et mutantes, puisqu'il suffit de l'accouplement d'une Kalahoumelle plus ou moins gorillienne — « inclinée couverte [. . .] de fourrure » (p. 291) — avec un Kalahoumide — « à peine poilu [. . .] à peine oblique [. . .] » (p. 291) — mêlé de Gongalok — « sans poil et droit [. . .] comme [un]

arbre [ . . . ] » (p. 291) — pour produire un rejeton — le Grand Bao — censément assez près de l'homme d'aujourd'hui. Une telle confrontation d'espèces parallèlement aussi avancées — où il faut en outre compter les Slamukis, féroces « hommes-singes » (p. 144) « d'allure babouineuse plutôt que chimpanzique » (p. 171) mais pourtant tresseurs de cordes souples (p. 154) et lanceurs d'étranges projectiles (boomerangs ?) (p. 173, 181), et les implacables Kwaloukis « mangeurs d'hommes » (p. 60), regardés comme des « bêtes brutes » (p. 85) par les Kalahoumes les plus cruels (p. 84) — se place-t-elle à l'époque lointaine de l'*homo habilis* ou de l'*homo erectus* des paléontologistes, voici un million et quelques d'années ? Les phénomènes physico-physiologiques très près de l'animalité la plus sauvage, en ce qui concerne notamment le sexe, le feraient croire. Mais l'implication de l'esprit est telle, dans l'invention ou le maniement d'outils et d'armes et surtout dans le raisonnement et la parole, qu'on doit plutôt se fixer à l'époque d'*homo sapiens* ou même à celle d'*homo sapiens sapiens*, quelques dizaines de milliers tout au plus d'années avant notre ère. C'est là plausiblement le temps où les espèces diverses et complémentaires, dans un affrontement décisif, se heurtent, s'unissent, se fusionnent, rendant possible biologiquement par les sangs croisés et intellectuellement avec le grand épanouissement de la parole l'émergence de l'homme moderne, « au confluent mystérieux des Kalahoumes-Gongalokis-Kalahoumides qui sur deux pieds ou quatre mains s'avancèrent jusqu'à nous » (p. 295).

En fait, tout en étant incontestablement documenté au plan de l'anthropologie, comme à celui de l'histoire naturelle en général, le roman télescope les époques objectives que distinguent les savants : âges primitifs des espèces brutes, âge beaucoup moins lointain des fresques (p. 94) de l'homme de Cro-Magnon ou, même, antiquité récente des objets de cuivre (p. 43), du grès cérame (p. 42) ou des tissus de lin (p. 56). Nous sommes en pleine science-fiction, sorte de *Planet of the Apes*, carrément situé dans un passé originel, alors que l'on est davantage habitué de voir projeté dans le futur ce genre fantastique d'imagination.

Les épisodes « anciens » qui y sont représentés, non sans fantaisie et non



sans facétie — je pense, à titre de simple exemple, à ces nombreux traits scatologiques complaisamment « nature », comme lorsque Gao-le-balafré, grand flaireur d'excréments, va jusqu'à y goûter (p. 149) —, touchent en vérité des sujets éternels — c'est donc dire : très modernes —, parce qu'ils sont profondément enracinés dans l'humain, âme et corps. Outre les problèmes relatifs à la violence inter et intra-raciale — par moment, d'une atrocité insoutenable —, à l'organisation sociale — pleine de contrainte et d'arbitraire —, au sens religieux — cette omniprésence mythique des mânes, que l'ancêtre Venlao seul ose obscurément contester (p. 24-25) —, il appert que la grande affaire à quoi l'attention revient obsessionnellement est celle de la réalité génitale avec tout ce qu'elle connote aux différents niveaux de l'existence. Mâles et femelles paraissent en permanence sollicités ou préoccupés — en actes ou en « images » — par le sexe, depuis la scène vécue de viol, de banal coït, d'onanisme ou de sodomie, ou de voyeurisme morose — et j'en passe —, jusqu'au mouvement de l'activité physiologique irrépressible, jusqu'à l'exacerbation meurtrière du sentiment de jalousie, jusqu'à l'épreuve de la circonscription rituelle et — sublimation su-

prême — de la grande parolade. La société kalahoume ignore à peu près la structure familiale, sans doute parce que, d'une part, la paternité n'y est guère personnalisée — ce sont les mutants les plus avancés, Bao-Guito surtout, qui sont amenés à prendre conscience de cette relation de l'être — et que, d'autre part, la condition de la femelle est d'être totalement asservie à la fonction de bête de somme capable d'effectuer la cueillette de la nourriture et de procréer en complaisant avant tout à la satisfaction bestiale des grands mâles qui exercent leur absolue domination ; là aussi, toutefois, l'évolution est perceptible en ceci que, grâce à l'influence des Gongalokas callipyges et plantureuses sur les Kalahoumides et, subséquemment, par ceux-ci sur la horde kalahoume, le progrès de l'humanisation se traduit par l'invention et le colportage de véritables histoires d'amour (p. 78), cependant que la survivance même du Grand Bao quand il était enfant est donnée comme « une (première) victoire des femelles contre les mâles » (p. 88).

Univers rude, donc, et rudimentaire où se retrouvent, dans l'exagération significative et la stylisation nécessaire, des obsessions de notre monde-temps-espace. Univers complexe aussi et tour-

menté, où l'auteur a certainement projeté, de son plein gré ou sans trop le vouloir, ses hantises personnelles. On reconnaît en tout cas ici des thèmes bes-settiens fondamentaux : je pense à la reptation hallucinée du Grand Bao dans le boyau souterrain de la montagne, reflet-abyme de celle des anthropoïdes dans le ventre du temps . . .

Mais j'en arrive au point capital. Tout cela est une fable. Le fait essentiel ici, la grande Aventure, c'est celle du langage. La parole — le parolage, la parolade — c'est le thème principal qui court lyriquement — « magique » (p. 164), « incantatoire » (p. 156) — dans le filigrane du récit épique et qui se matérialise structurellement dans la forme créée pour l'exprimer.

Parce qu'il est la représentation d'un courant de conscience, le discours intérieur de Guito n'est pas sans analogie avec la forme de *L'Incubation* et celle du *Cycle*. À mon sens il réalise davantage en un seul tout organique les ressources quelque peu distinctes des deux oeuvres précédentes. Dans le *Cycle*, on s'en souvient, ce qui est « dit » c'est le flux vital — courant quadruple : conscient, sub-conscient, inconscient et cénesthésie — dans une certaine durée ; de sorte que l'attention se trouve concentrée toujours sur une situation narrative — qui ne fonctionne évidemment pas à vide pour autant, comme une pure forme, mais c'est en quelque sorte par accident que, de fil en aiguille et de coq à l'âne et, en outre, d'un narrateur à l'autre, car il y en a sept, une histoire assez cohérente se raconte. À l'opposé, dans *L'Incubation*, le discours néglige à peu près la situation narrative (je réfère toujours là-dessus à l'article de Patricia Smart, dans *Études françaises*, mai 1950, p. 204), pour s'attacher opiniâtrement à la reconstitution — c'est-à-dire donc à la narration même — d'une certaine aventure tragique. Le narrateur des *Anthropoïdes*, lui, fait bien les deux opérations. Comme les narrateurs du *Cycle*, il fournit constamment au lecteur les coordonnées de sa situation : « Je reviens à moi Guito (Guiliu)-au-bras-inerte préparant mon interminable parolade dans la nuit du tiers enclos, l'épaule lancinante, une sagaie de douleur dardant encore parfois ma mandibule et mon oreille gauche » (p. 82). Et je crois que, comme narrateur d'histoire, notre petit Guito va plus loin dans la communication que le récitant de

*L'Incubation*, qui ne cherchait au fond qu'à oublier et à se taire ; quand Guito « image » ainsi le passé de la horde et l'aventure de Bao, son discours est une sorte de brouillon mental de ce qui est destiné, somme toute, à être une oeuvre d'art.

Guito-le-paroleur a décidément la tête philosophique — sentence type : « je dévore des yeux renifle en profondeur la savane onduleuse (et la savane est en moi comme je suis dans la savane) » (p. 120) — et sa réflexion soutenue, guidée par l'exemple et les préceptes de son maître Salaloudi-à-la-langue-non pareille, s'exerce avant tout sur le thème même de la parole : « Tu ne vis qu'une vie dans la savane et dans l'interfleuve mais tu en vivras tu en feras vivre plusieurs dans tes parolades » (p. 193) . . . Mais Guito ne se contente pas de faire la théorie de son art dans l'ordre de la signification, il en maîtrise très efficacement les techniques, celles en particulier de la description : il voit vraiment les choses.

Comme il s'agit d'un récit non-écrit, simplement — mais très vivement — « imagé », le problème qu'a dû résoudre le romancier fabricant me paraît le suivant : comment reproduire dans un langage plausible un discours à la première personne, jailli au fond des âges, s'exprimant à coup de fantasmes sans pareils et dans un baragouin absolument inouï ? Il est bien évident qu'il ne pouvait être question d'un français standard, correct et bien lustré. « Dans le but de donner de la « couleur locale » — et chronologique — à ce roman préhistorique » (Avertissement), l'auteur a inventé à partir de la langue courante un idiome extraordinaire, sorte de créole savoureux et robuste et, au bout du compte, très intelligible. Je regrette un peu que pour complaire au lecteur paresseux, l'auteur ait cru devoir joindre à l'oeuvre les pages de l'« Avertissement » et du « Lexique », déflorant ainsi une certaine asperité mystérieuse, énigmatique et, au demeurant, très poétique du livre offert ainsi en manière d'édition scolaire, un peu comme si Joyce avait lui-même « expliqué » *Finnegans Wake*. Le système une fois établi, avec sa grammaire de base, ses règles morphologiques (tout ce jeu de désinences où varient les noms selon les âges de la vie . . .), sa syntaxe (raccourci agglutinatif du trait d'union . . .) et son vocabulaire très riche (fait d'un certain nombre de néologismes, de mots

sonores étranges — souvent parce qu'ils sont les vocables propres désignant animaux et plantes — et de termes ordinaires audacieusement métamorphosés), la verve surbessettienne — comme « surkalahoume » (p. 270) — a pu s'en donner à coeur joie, l'espace de 300 pages bien tassées. L'une ou l'autre trouvaille relève de la drôlerie, comme cette création en calembour de tel ou tel nom propre — Kakaoli (p. 66), Kurabokal (p. 291) . . . — ou peut-être cette appellation d'« oiseau » (*passim*) — kalahoumisation du « moineau » familier ? — pour nommer le sexe. En définitive, la clé ontologique du système — entraînant pour l'auteur le type d'écriture — implique chez le personnage-narrateur une radicale inaptitude à l'abstraction et, conséquemment, un recours sans réserve au concret. C'est pourquoi traduire par « penser » l'action même de penser ferait trop quintessencié, on dira donc toujours « imager », afin de souligner la texture sensorielle de l'opération, que même « imaginer » situerait à un niveau encore trop intellectuel. Le résultat d'un tel parti est, bien entendu, un foisonnement continu d'« images » toujours authentifiées, comme par exemple dans cette description prodigieuse du ciel nocturne : « Quand finirait donc cette demi-nuit d'atroce vigile quand donc le croissant en forme de tranchoir ébréché parviendrait-il au mitan de sa course sans crever de ses deux cornes le ventre de la nuit zodiacale qui étalait dans le ciel l'énorme giclure lactée de ses tétons invisibles (car la nuit nous tourne le dos et la lune est le trou de son cul) mais la croupe de la nuit aux innombrables piquères d'étoiles atteindrait-elle le sommet de sa culade » etc. (p. 282) . . .

Mais trêve de commentaire ! La mention, cent fois dans le récit, des sycomores — qui sont une espèce de faux érables — et, à la dernière page, la référence nostalgique au « musculéux fleuve géant » invoqué « sous le nom guttural de Kébékouâ » suggèrent-elles de chercher dans *Les Anthropoïdes* quelque signification en rapport plus ou moins étroit avec ce que nous appelons notre condition nationale ? J'avoue que cela m'a laissé indifférent. Mais je suis très sensible aux résonances universelles du grand poème épique, célébration inspirée et profondément originale de la parole humaine.

Réjean Robidoux  
Lettres françaises  
Université d'Ottawa